

avec lui. Arrivé à la porte de la cabane, il était nuit, j'écoute et je m'aperçus que mes gaillards s'amusaient à dire des mauvaises paroles. J'entre sans prévenir. Aussitôt je les salue, leur serre la main, et leur fais quelques histoires pour les amuser. Je parcours tous les rangs, et sans leur donner le temps de la réflexion, je continue ainsi quelque temps, puis je fais mine de vouloir m'en retourner, alors ils m'environnent, et me pressent de passer la nuit avec eux. Mais je les avertis que si je couchais, je leur parlerais de choses plus sérieuses. Ils me répondent qu'ils s'en doutent bien, mais qu'ils pensent qu'on pourra s'arranger. Je défais mon manteau, je prends un morceau de pain, et tout en parlant, je fais tomber la conversation sur les vérités du salut. Je m'aperçus que ça faisait impression. Il y avait là un vieux voyageur qui avait toute l'influence et qui conduisait tous les autres. Il s'était servi de son éducation et de son esprit pour détourner les autres du bien. Lorsque quelqu'un voulait prier, on lui faisait mille avanies. On le tournait en ridicule. Il avait réussi à faire de tous ces jeunes gens autant d'impies. Je le connaissais à la peinture qu'on m'en avait faite. Il avait déjà refusé opiniâtrément de se confesser. Il avait dit des injures à un missionnaire qui s'était efforcé de le faire rentrer en lui-même, et comme je prévoyais que si je le gagnais, il n'y aurait pas de difficulté pour les autres, je le suivais et voyais tous ses mouvemens. Il tenait sa tête entre ses mains et paraissait tout rêveur. J'en vins au point décisif, à la confession. Après leur avoir fait comprendre les avantages de la confession, je les invitai à profiter de la bonne occasion. Alors j'entends mon vieux grivois, qui me dit ; c'est bien dur, car je vous assure que j'en ai un vieux paquet ; mais s'il faut le faire je veux le bien faire. Pour leur faciliter leur examen, je le leur fis tout haut et me mis en position de commencer. Quelle consolation ! Le vieux avance le premier et après sa confession, je m'aperçus que les larmes avaient coulé de ses yeux, car mon surplus en portait des marques. Il n'était pas le seul. En se relevant, il dit à ses compagnons : Oh ! qu'on est bien quand on s'est confessé ! Comme je suis léger ! Je vous ai scandalisé, je vous ai fait dire des sottises, lorsque vous vouliez prier, je vous jetais des patates. Puisque vous m'avez écouté lorsque je vous conseillais le mal, vous allez à présent faire comme moi, vous allez tous vous confesser. En effet, pas un seul n'échappa. Je passai le reste de la nuit à les faire chanter, à leur donner des avis ; c'était un plaisir. Tous ces jeunes gens étaient au comble de la joie, je leur laissai un cantique, et depuis, j'ai appris que le soir on disait le chapelet, et qu'à la place des mauvaises paroles on n'entendait plus que des cantiques. Enfin au printemps, lors que ces jeunes gens sont descendus des bois, ils n'ont eu rien de plus pressé que de revenir me voir. Si nous avons trouvé beaucoup de désordres dans les chantiers, nous y avons aussi trouvé bien de quoi nous édifier. Nous avons rencontré la des jeunes gens bien chrétiens et quelquefois des chantiers bien édifiants, surtout un mérite d'être cités. Quoi que le conducteur fût protestant, il tenait tous ces jeunes gens à leurs devoirs, leur parlait souvent de morale, c'était un de ces hommes pacifiques et sans préjugés, naturellement vertueux, aussi ces jeunes gens s'en ressentaient. Il entendait avec peine les blasphèmes. Il leur mit en tête de se corriger ; pour y réussir, les hommes du chantier convinrent entr'eux que pour chaque blasphème qu'ils échapperaient, ils feraient une fois le tour du chantier, pieds nus, sur la neige. Deux s'échappèrent et furent punis selon les règles. Ce fut fini. On n'entendit plus de blasphèmes. Il y a quelque chose qui rend le ministère des chantiers pénible c'est de nous trouver toujours au milieu des protestans et d'exercer le ministère en leur présence. Il y en a dans presque tous les chantiers. Il faut alors beaucoup de ménagemens, et on serait exposé à leurs moqueries, s'ils leur en prenaient fantaisie. Mais heureusement nous n'avons pas ces disgrâces. Nous n'avons que des éloges à donner à nos frères séparés. Souvent ils nous ont mieux accueillis que les catholiques eux-mêmes ; excepté cependant dans un chantier où des protestans ont ri et sifflé pendant une instruction. Et comme les catholiques, qui étaient seize contre quatre, ont été trop lâches pour se montrer comme ils le devaient, en souffrant sans rien dire leur insolence nous avons cru devoir les laisser au milieu de la nuit, au risque de nous égarer dans les bois. Ce départ prompt et inattendu produisit plus d'effet que tout ce que nous aurions pu dire, et attira des reproches des protestans mêmes. C'est ainsi que nous passâmes notre hiver jusqu'au printemps. Si nous avons eu quelque chose à souffrir, nous avons bien aussi trouvé des consolations dans la docilité et la bonne volonté de nos jeunes gens, aussi bien que

tons ces pauvres peuplades éloignées, qui à peine voyaient un prêtre une fois l'année.

Les neiges venant à fondre avec les glaces, ces hommes de chantier changent d'occupations. Ils cessent alors de couper et de préparer les plançons, et mettent à l'eau ceux qu'ils ont faits. Ils les réunissent à l'embouchure des rivières pour les lier ensemble. Nous aussi nous changeâmes non pas d'occupation mais de voiture. Il fallut voguer en canot d'écorce, passer à travers les rapides et coucher sur les grèves ; en un mot suivre les hommes dans leurs périls : ce qui n'est pas toujours amusant. Nous avons failli périr plusieurs fois, mais une fois entr'aures. De vieux voyageurs nous ont dit que sur dix canots qui se trouveront dans les circonstances où nous nous sommes trouvés, neuf ne se sauveront pas ; et assurèrent que nous ne devions notre salut à aucun secours humain : ce dont nous sommes certains, c'est que dans ce mauvais quart-d'heure, nous chantâmes de grand cœur l'*Ave Maris Stella* et après le danger nous ne manquâmes pas d'entonner le *Te Deum* avec le même cœur bien ré-ulus d'être une autre fois plus sur nos gardes. C'est surtout dans les anots que nous sommes plus exposés et à périr et à contracter des rhumatismes, étant presque toujours à l'humidité.

Cependant le rhumatisme est un vilain compagnon pour le missionnaire. J'espère que par la suite on pourra améliorer les choses. Car il y a des postes où l'on pourrait se mettre à couvert. Surtout au rapide des Chaudières, toutes les cages qui se font plus haut que Bytown passent là. Il se trouve quelquefois jusqu'à trois cents hommes réunis. C'est là qu'on peut les voir lorsqu'ils descendent. Ils y demeurent au moins huit jours, il nous a fallu les réunir en plein air, à la pluie, etc. Si nous avions là une chapelle, elle serait très utile. On pourrait d'ailleurs y faire un pèlerinage à la Ste. Vierge, qui serait très visité, ce n'est qu'à une lieue de Bytown. Tous les voyageurs qui montent ou qui descendent, passent là. Ils iraient là se mettre sous la protection de la Sainte Vierge. Le printemps qui est le temps de semer pour le laboureur a été pour nous le temps de recueillir. Nous vîmes nos jeunes gens descendre des bois tout différens de ce qui'ils étaient ; plus de blasphèmes, de mauvaises paroles, d'insultes ; on les voyait se rendre à l'Eglise le dimanche ; et nous avons eu la consolation de donner la sainte communion à un grand nombre d'entre eux. Les habitans de la Pointe Gatineau ne les reconnaissaient plus. Et dans l'admiration d'un si heureux changement, on nous comblait partout de bénédictions. Ils portaient même les consolations sur les bords du fleuve où ils passent. Presque plus de vols ; au lieu des mauvaises chansons qu'on entendait sortir de leurs bouches, les années précédentes, on était édifié de les entendre faire retentir les air pieux cantiques. Un respectable curé nous disait qu'il ne les reconnaissait plus. Mon village, disait-il, était, les années précédentes, rempli de jeunes gens ivres qui répandaient la terreur dans les rues par leurs cris et leurs blasphèmes qui insultaient tout le monde ; on ne voyait que chicanes et batailles. Maintenant tout est paisible. Il allait par plaisir les rencontrer sur leurs cages, chantait avec eux, leur faisait la prière. A Québec même changement. Mais l'étonnement fut à son comble, lorsqu'étant descendu moi-même dans cette ville, pour aviser aux moyens de convertir mes jeunes gens dans leurs bonnes dispositions je les rassemblais dans une église pour leur donner quelques instructions, les faire chanter, et les faire aussitôt retourner dans leurs familles. Quoi ! disait-on, ces gens-là écoutent un prêtre. On ne pensait pas qu'on pût avoir assez d'autorité sur cette classe d'hommes abrutis pour les conduire. Les prêtres même de la ville regardaient comme inutiles les peines qu'on se donnait pour les rassembler. Ils furent bien étonnés de me voir aller les chercher dans leurs auberges, leur ôter le verre qu'ils tenaient en main, le verser par terre et leur dire qu'ils en avaient assez bu ; leur commander de venir à l'église et passer à travers les rues suivi d'une centaine de jeunes gens moitié habillés. La curiosité attirait à l'église grand nombre de citoyens. Alors ils pouvaient se convaincre que ces hommes n'avaient pas perdu la foi par la manière respectueuse avec laquelle ils se tenaient, et l'empressement et l'enthousiasme avec lesquels ils chantaient les cantiques. Mais surtout l'attention admirable avec laquelle ils écoutaient les instructions, était frappante et pouvait convaincre que ces jeunes gens étaient bien disposés. Lorsque je laissai cette ville pour remonter, M. le curé de Québec ne put s'empêcher de me témoigner sa satisfaction pour le succès que j'avais eu et en même temps son regret de ce que je restais ; là si peu de temps, abandonnant ce travail qui n'était pas achevé. Mais